

UN BON PLACEMENT

Le père Jacques hochait la tête, en signe qu'il était parfaitement convaincu.
Plus jamais, plus défiant, ou plus sincère avec elle-même, sa "bourgeoise" s'avouait bien conserver encore quelques obscurités dans son tréfond: le sens exact de ces grands mots dont l'usage semblait si familier au commis de banque échappé à son entêtement. Mais, outre qu'elle n'osait abuser de la complaisance de M. Gustave, l'appât des douze pour cent la fascinait, positivement. Et puis, comment imaginer que le propre neveu de Rosier eût pu seulement concevoir l'idée de la "mettre dedans", eux, deux amis...
La tentation se présentait trop forte, pour ne pas au moins troubler la mère Jacques. "Douze pour cent!... mais alors!..."

Le terrain arrivait à fin de bail dans deux ans: en ajoutant un an pour la construction, d'ici là on aurait le temps de mettre de côté largement la somme nécessaire, attendu qu'une maison dans la 2 à 3 000 francs suffirait, et au delà, aux besoins de deux vieilles gens comme eux.
On se chamaillait bien un peu à propos de la distribution, Monsieur voulait ceci, Madame exigeait cela, mais on ne contestait pas sur le principe, et l'on finit, à force de concessions mutuelles, par tomber d'accord sur le détail.
Ainsi, c'était une affaire décidée: on allait être reuteurs "tout de suite", et l'on serait, dans trois ans, propriétaires.
Le restant du capital fut expédié à M. Gustave, qui, de même que pour le premier envoi, retourna le montant en bons reproductifs de participation.
Puis, de même encore et aussi fidèlement que pour le premier capital engagé, le Comptoir Machin et Cie fit, en fin de trimestre, parvenir le quartier échu à ses heureux déposants.
Du coup s'envolèrent les dernières appréhensions; puisqu'on "touchait" ainsi régulièrement, il n'y avait plus à douter!
Rentière, — et bientôt propriétaire, — la bonne mère Jacques se sentait grandir à ses propres yeux en considération.
Un peu d'orgueil qui la gonflait intérieurement se trahissait au dehors, malgré elle, dans son air, sa démarche, son maintien, dans ses rapports avec ses pratiques, étouffés de sa loquacité nouvelle, vraiment anormale chez une personne d'habitude, si silencieuse, si réservée.
Et la folle du logis continuait de battre la campagne.
On ajournerait à la maison une pièce, qui servirait de "chambre de compagnie" et de salon — on construirait dans la cour un pommaloir, — aussi un "cagibi" pour des lapins: — on aurait peut être même une chèvre... et, qui sait?... une vache!...
Humbles châteaux en Espagne! frêles châteaux de cartes! gare au soubite méchant du sort!

Ce matin-là, se rendant à leurs "journées", les Jacques trouvèrent au bas de l'escalier, leur propriétaire plongé dans les larmes.
La tante Rosier tenait un journal à la main.
Elle le tendit à la mère Jacques, qui s'enquerra de la cause de son chagrin.
— Lisez, dit-elle, ah! nous sommes bien éprouvés!... et vous aussi!...
La mère Jacques reçut un coup au cœur.
— Le... le... notre... argent... peut être!...
— Hélas, oui!... et le nôtre avec!... nous lui avions tout donné... le comptoir en déconfiture... c'est perdu... et, s'il n'y avait que cela!...
— Quel donc?
— Les directeurs ont pris la fuite... le... personnel... est... arrêté!...
— M. Gust...?
— Le Rosier fit oui de la tête, cramoloie de honte.
La mère Jacques bégaya:
— Et... rien... à espérer...
— "Ils" n'ont pas laissé un centime dans la caisse!...
— Alors, nous sommes ruinés!...
Il y eut un silence fanébre.
Point de récriminations, — à quel bon? — si complet, le désastre, si irrémédiable!... et quels mots humains eussent suffi à exprimer l'immensité de ce désespoir? Les Jacques subissaient leur malheur avec cette résignation navrante des déshérités de la vie, habitués à courber le dos sous les coups répétés de l'infortune.
Le bonhomme fut le premier à seccouer son accablement.
— V'là l'heure qui s'avance, la bourgeoisie, on va arriver en retard!...
Rappelée à l'observation du devoir, la mère Jacques, d'un bref revers de main, essaya les grosses larmes qui nageaient sous ses paupières détreffées.
Et, sans souffler un mot, obéissant machinalement à une habitude de trente-cinq années, les deux vieux se séparèrent sur le seuil, pour se diriger, chacun de son côté, vers la besogne quotidienne...
Pauvre gens!...

IDYLLE MODERNE.

La soirée bat son plein dans les salons brillamment illuminés: l'orchestre vient d'attaquer une valse. Dans la serre déserte et discrètement éclairée, entre un jeune couple, elle, Henriette Vaucher-Dalye, vingt-cinq ans, élégante, souple, ondaloise avec l'air timide et sensible d'une tourterelle; lui, Charles Desroches, trente-cinq ans, grand, correct, masque énergique et impénétrable du froid calculateur.
Lui.—Personne: il n'y a pas de danger.
Elle, émue, effrayée.—Vous m'avez demandé cette entrevue. Que me voulez-vous? De grâce, dites vite. J'ai une peur terrible d'être surpris.
Lui.—Ne craignez rien: ils dansent.
Elle.—Mon mari ne danse pas, lui.
Lui, ironique.—Il y a longtemps qu'il en a passé l'âge.
Elle, sévère.—Charles, je ne vous permets pas...
Lui.—Oh! merci pour ce nom! Il y a si longtemps que je ne l'avais entendu de vos lèvres!
Elle.—Cinq ans!
Lui.—Vous vous en souvenez?
Elle, devenue sombre.—Comme on se souvient d'un outrage!...
Lui, protestant.—Henriette!
Elle, continuant.—D'une blessure qui vous a meurtri le cœur à jamais.
Lui.—Doutez-vous que mon cœur soit...?
Elle, amère.—Votre cœur! Oh! ne plaisantez pas!...
Lui.—Hélas! vous ne voulez donc pas croire?
Elle.—Vous m'avez appris la défiance. Je ne suis plus la petite oiselle naïve que vos soupirs avaient éblouie, que vos serments avaient édulcorée, qui ne demandait qu'à vous croire, heureuse de porter votre nom, fière d'être l'épouse d'un travailleur qui ne devrait rien qu'à son énergie et à sa valeur.
Lui.—Henriette, vous êtes cruelle!
Elle.—Pas autant que vous... Il y a cinq ans...
Lui.—Hélas! si vous comprenez?
Elle.—J'ai compris depuis. Nous ne pouvions nous entendre: moi, je rêvais un mariage d'amour, vous, vous calculiez une affaire. Aussi, quand la dot, cette grosse dot, après laquelle vous couriez, vous est apparue telle qu'elle était, une montagne avancée inébranlable pour vos magnifiques projets, alors, votre cœur, dont vous me parlez aujourd'hui, ce cœur sensible qui ne bat pas pour le pauvre Henriette, vous l'avez contreusement broyé, anéanti comme un accessoire inutile aux ambitieux... Pauvre cœur! — Je parle du vôtre. Le mien ne compte pas.—Une petite jeune fille, hein!
Lui.—Henriette, permettez-moi...
Elle.—Permettez-moi de parler encore. Après cinq ans, vous me retrouvez tout à coup brillamment mariée, heureuse, du moins autant qu'une femme peut l'être quand elle a perdu ses plus chères illusions, étouffé ses plus tendres soupirs de jeunesse pour faire une fin avec un galant homme, aimable et bon, et riche, par surcroît, ce qui ne gâte rien, n'est-ce pas? J'en appelle à votre sens hautement pratique. Et, au lieu de passer votre chemin en désignant, comme un troisième, la pauvre Henriette, vous vous précipitez pour lui demander une entrevue. Je vous l'ai accordée parce que je ne craignais rien. Mais, que voulez-vous?
Lui.—Vous dire que je vous aime Henriette.
Elle.—Je sais: vous me l'avez déjà juré, il y a cinq ans.
Lui.—Je n'ai jamais cessé de vous aimer.
Elle.—Je n'en doute pas... Vous m'en avez donné des preuves.
Lui.—Je vous en prie, Henriette, quittez ce ton de persiflage qui convient si peu à vos folles tendresses.
Elle.—Quoi? — Vous attendez de moi des regrets et des excuses? Vous vous imaginez sans doute que vous m'avez puni par la vie, par des larmes que vous me voyez verser, dites que vous me pardonnez.
Elle, de plus en plus agitée.—Je vous pardonne: mais de grâce...
Lui.—Je crois vous?
Elle.—Je vous crois. Mais pardonnez vite: si on nous voyait!
Lui.—Encore un mot, je vous en prie.
Elle.—Parlez; mais vite, j'ai peur.
Lui.—Présentez-moi à votre mari.
Elle, au comble de l'étonnement.—Vous? vous!... Jamais!
Lui, avec inconscience.—Pourquoi?
Elle.—Vous le demandez! Il ne faut plus nous revoir.
Lui.—Que craignez-vous?
Elle.—Rien de lui... tout de moi.
Lui.—O Henriette, je vous aime: mais je vous respecte trop pour être jamais...
Elle, refusant.—Non, mille fois non.
Lui, suppliant.—Si vous m'avez pardonné, si votre cœur m'aime encore...
Elle.—Si je ne vous pardonnerais pas je ne craindrais pas tant. Soyez heureux que je vous refuse.
Lui.—Henriette, je vous en supplie, j'ai peur de vous blesser, et pourtant il le faut. Henriette, me croyez-vous?
Elle.—Je vous l'ai dit, Charles, je vous crois.
Lui.—Elle! bien, il faut que vous me présentiez à votre mari.
Elle, impatientée.—Que lui voulez-vous enfin?
Lui.—Vous savez mieux que personne quels ont toujours mes plans, que la réussite en est certaine, qu'il n'y a rien qu'un capital suffisant...
Elle, soupçonneuse.—Et alors?
Lui.—Votre mari... Oh! ne me méprisez pas!

Elle, commençant à comprendre. — Mon mari?...
Lui.—Avec ses relations financières...
Elle, avec une ironie voilée.—C'est tout!
Lui.—Hélas!
Elle, après un court silence, du ton le plus glacial.—Monsieur, j'ai bien compris: si votre affaire est bonne pour les intérêts de mon mari, je lui en parlerai.—A part, en sortant sans prendre le bras qu'il lui offre.—Et moi, qui commençais à me laisser prendre!
Elle, commençant à comprendre. — Mon mari?...
Lui.—Avec ses relations financières...
Elle, avec une ironie voilée.—C'est tout!
Lui.—Hélas!
Elle, après un court silence, du ton le plus glacial.—Monsieur, j'ai bien compris: si votre affaire est bonne pour les intérêts de mon mari, je lui en parlerai.—A part, en sortant sans prendre le bras qu'il lui offre.—Et moi, qui commençais à me laisser prendre!

DEPECHE Telegraphiques

Important Engagement AUX PHILIPPINES

Menthe, Philippines, 19 mars.— La nouvelle d'un important engagement arrive de Catabato, chef-lieu de la province de Mindanao. Le 7 mars des détachements des dix-septième et vingt-deuxième d'infanterie, l'escadron If du quatorzième de cavalerie et la batterie Gately, formant un total de 150 hommes, sous le commandement du général Léonard Wood, ont attaqué et pris le fort tenu par le ditto Ali, qui résistait à la fois contre l'esclavage.
Le fort bien dirigé de la batterie de menthe fut abandonnée. Deux mille Moros battirent en retraite après avoir perdu une centaine de leurs. Vingt-quatre canons, cinquante-six tentes (cinq brûlés) et une grande quantité de munitions tombèrent entre les mains des Américains. Les fortifications furent rasées.
Le major Traut et le capitaine McCoy, qui poursuivaient le ditto Lybangon, furent capturés avec ses partisans.
Les troupes sont maintenant à la poursuite d'Ali.
Les pertes des Allemands dans le sud-ouest de l'Afrique.
Berlin, Allemagne, 19 mars.— Le commandant G. Hasenpelt s'est avancé avec de nombreux volontaires de son état-major et trente-six cavaliers en tête de son corps principal et a rencontré l'avant-garde de l'ennemi qui avait inopinément reçu des renforts.
Hasenpelt blessé à la tête, fut forcé de se retirer, avant sept officiers et dix-neuf hommes tués, trois officiers et deux soldats blessés.
Ce combat fut livré le 12 mars près d'Okwoko et, avec les Herros de la tribu Tello, que poursuivaient Hasenpelt.
Les pertes de l'ennemi ne sont pas connues, mais on a vu vingt-cinq cadavres de natis.
Un talisman.
St-Peterbourg, Russie, 19 mars.—La fille de l'amiral Taube, qui a commandé autrefois le navire en bois Retvizan, le prédecesseur du cuirassé actuel, écrit à l'amiral Makaroff qu'il y a près de cinquante ans, au moment où le vieux Retvizan était ancré dans le Néva, son père a aperçu un objet flottant vers lui et a découvert que c'était une image du Sauveur. Cette image est restée dans la famille Taube depuis la démolition du navire.
La fille de l'amiral Taube envoie maintenant l'image à l'amiral Makaroff, convaincue qu'elle protégera le cuirassé à l'avenir.
Double lynchage dans le Mississippi.
Memphis, Tennessee, 19 mars.—Une dépêche spéciale de Cleveland, Mississippi, annonce que des hommes masqués ont pris d'assaut la prison de cet endroit la nuit dernière et en ont enlevé deux nègres, Fayette Sawyer et Burke Harris, accusés du meurtre de Sid Killum, un employé d'un train de voyageurs, durant la semaine de Noël.
Les prisonniers ont été conduits au lieu du meurtre et pendus au pont du chemin de fer, où on a trouvé leurs corps se balançant ce matin.
Les troupes russes en Corée.
St-Petersbourg, 19 mars.—Les troupes russes continuent à affluer du nord de la Corée. Elles sont en excellentes conditions.
On dit que la fièvre typhoïde fait des ravages parmi les troupes japonaises.
DOULEUR AU CÔTÉ DE LA POITRINE FAITES USAGE DU LINIMENT SLOAN.

Bataille sur le Yalou.

Che Foo, 19 mars.— Une dépêche privée de Moukden annonce qu'une bataille a eu lieu sur le Yalou, dans laquelle les Russes prétendent avoir fait dix-huit cents prisonniers.